

que le théâtre est une *école de morale*. Dans quelle page, dans quel texte de la morale catholique a-t-on trouvé la sanction de cette prétendue école? Nous serions curieux de lire cette page ou ce texte; et encore plus serions-nous satisfaits qu'on nous fit voir le commentaire favorable ou l'autorisation directe que l'Eglise en aurait donnée.

Là, comme en bien d'autres choses les plus graves, le monde aujourd'hui est engagé dans un tel état de confusion d'idées touchant ce qui est bien ou mal, principe ou erreur, règle ou licence, qu'il prend parfois tout simplement l'opinion, l'usage, la mode, la fantaisie, voire même la passion toute crue pour la règle, le principe et le bien. De là est venu entre bien d'autres, le sophisme qui proclame le théâtre une *école de morale*! Même la sagesse toute humaine, toute païenne, l'histoire le prouve, a condamné le théâtre comme l'*école du vice*, l'affaiblissement des caractères, la ruine des mœurs et l'avant-coureur de la chute des empires. Employer cet engin au perfectionnement des mœurs encore si vantées du peuple canadien, c'est en vouloir bien vite la déchéance fatale. En Canada, surtout, prêcher en faveur du théâtre comme *école morale*, à côté de tant d'enseignements purs donnés partout en vertu d'une mission divine, surabondante, pleine de zèle et de lumières, c'est pour le moins une irréflexion difficile à expliquer.

Si Montréal se distingue par ses œuvres bien inspirées, Québec a, de son côté, dans son Université Laval, une excellente école pour alimenter, perfectionner, et même recréer noblement l'esprit et le cœur de la jeunesse destinée aux professions libérales. De plus, tous les citoyens, amis de l'étude et des bons principes, si nécessaires en ces temps de confusion, peuvent, comme la jeunesse, assister aux divers cours publics qu'on y donne pour l'avantage de tous. Ce qui explique qu'ils n'ont pas besoin, comme à Montréal, de se créer séparément des institutions littéraires saines et d'un haut enseignement. Et cela, pécuniairement parlant, coûte beaucoup moins. Le dévouement et la libéralité des messieurs du Séminaire de Québec ont fait, comme on sait, tous les frais des avantages publics que comporte l'Université Laval. Grande et continuelle raison d'entourer cette belle œuvre d'un puissant esprit public contre toute tentative qui pourrait lui nuire.

Si nous parlons ainsi de nos institutions littéraires bien inspirées, c'est surtout pour en venir à notre thème constant, *le bien du peuple*. Qu'il est consolant de croire qu'ayant à sa tête plus que jamais la lumière et la force des principes dans ses premiers citoyens, il recevra de leur part aussi plus que jamais une sage et tranquille direction.

Sans sortir de notre sujet, le progrès dans les lettres canadiennes, disons un mot de nos poètes et de nos musiciens. A cet égard le talent est en pleine floraison; c'est le printemps de l'esprit dans toute sa force et sa fraîcheur. Chaque jour amène sa pièce, son hymne et son quadrille. Ce qui est le mieux, c'est que chacune de ces œuvres porte généralement un titre

bien inspiré. Un seul danger pourrait survenir à ce déploiement de verve et d'inspirations: ce serait celui de détourner les estimables auteurs de l'esprit et des travaux de leur état. On l'a déjà dit avec raison: peu d'hommes, en Canada, peuvent prendre pour carrière exclusive la culture des arts d'agrément. C'est une vérité d'expérience qu'il importe grandement aux nouveaux talents de ne pas oublier. Il y aurait un autre danger plus grave dans la recrudescence du talent poétique et musical parmi nous, si l'esprit en devenait futile ou tout appliqué à des inspirations trop près du terre-à-terre de la nature ou de la fantaisie. M. Ernest Gagnon a dit dernièrement de bonnes vérités à ce sujet. Elles méritent, certes, attention.

Si maintenant nous passons à nos journaux purement littéraires, nous avons dans les *Soirées Canadiennes* et l'*Echo du Cabinet de lecture*, deux œuvres qui complètent l'ensemble des sources pures d'où le talent peut prendre une sage direction et un exercice honorable autant qu'utile.

Ainsi, tandis que le peuple sera à son champ pour le faire rendre au centuple par une culture plus raisonnable, nos lettres de tout genre et de tout office, ainsi que nos articles de tout ordre, seront, au domaine des œuvres de l'esprit et du talent, d'habiles et agréables travailleurs. Tous, de part et d'autre à leur place, dans l'ordre du devoir et des principes qui le dirigent et le commandent, ils assureront à la grande famille canadienne ce type d'honneur, d'honnêteté et d'intelligence qu'on s'est plu jusqu'ici à lui accorder. Pour elle alors, jamais de ces déchéances nationales que l'esprit de désordre amène, sous le nom de révolution, pour asservir, ou acculer un peuple jusqu'à la barbarie.

A ce propos, résumons, à la hâte, quelques-uns de ces faits fondés sur de faux principes qui, en Italie surtout, mènent à la barbarie. Le Piémont, à bout d'autres moyens pour légitimer ses attentats, a fini par avouer par la bouche de ses hommes d'Etat qu'aujourd'hui on ne règne pas avec la vérité. De là l'explication toute naturelle de ses usurpations, de sa tyrannie, de ses fusillades sans forme de procès, de sa chasse aux communautés religieuses, de la confiscation de leurs biens, de l'exil et de la persécution des évêques et du clergé. La vérité, dans ce malheureux pays, n'a presque plus d'organes publics. La presse et le télégraphe sont au pouvoir de l'imposture gouvernementale. Cependant, le peu de vérité qui peut se faire jour annonce toujours que les contrées usurpées, dans le royaume de Naples surtout, la fidélité au roi et aux vrais principes sociaux se maintiennent généreusement sous le nom, il est vrai, de *brigands*, disent les Piémontais, si bonnes âmes, comme on sait. Quoiqu'ils fassent et qu'ils disent, ils n'en sont encore qu'au même point. Rome et la Vénétie, qu'ils sont toujours à la veille de posséder, disent-ils, leur échappent toujours. Ils sont tellement traqués dans leurs propres stratagèmes, tellement à bout dans leurs moyens de violence ou de séduction, que le ministère actuel, le plus audacieux après celui de Cavour, se voit obligé de se jeter en plein entre les bras de Garibaldi,